

NAGUIB MAHFOUZ

L'organisation secrète  
et autres nouvelles

*traduites de l'arabe (Égypte)  
par Martine Houssay*

Sindbad  
ACTES SUD



## L'ORGANISATION SECRÈTE

Au club où nous nous retrouvions pour de longues soirées, les avis fusaient comme des grenades explosives. La controverse n'épargnait aucun sujet. On confrontait les projets et les moyens de les mettre en œuvre jusqu'à s'en user la voix.

Excepté ce vieil ami... Au cours de nos sérieuses discussions, il ne donnait son opinion ni dans un sens ni dans l'autre. Il lui arrivait de bavarder de choses et d'autres mais quand le sujet devenait grave, il se réfugiait dans le silence. Le regard dans le vague, il n'était plus avec nous, mais faisait sien quelque territoire en marge du monde. Nous ne lui avons pas retiré notre affection pour autant, en raison de sa cordialité et de son enracinement dans notre paysage.

Un jour, il me téléphona au bureau.

— Je voudrais te voir demain matin au Toutankhamon, me dit-il.

Je m'empressai d'accepter et l'attendis le lendemain sur le lieu de rendez-vous. Il arriva à l'heure et nous prîmes un café. Dans les regards que nous échangeâmes tout d'abord, je lui trouvai un air si sérieux que j'eus l'impression qu'il avait complètement changé de personnalité. En se penchant vers moi, il dit :

— Réfléchis bien avant de parler, car il s'agit là d'une parole qui lie pour toujours.

Il suscitait mon intérêt à un point que je n'avais imaginé. Je sollicitai du regard davantage d'éclaircissements.

— Cet avertissement était indispensable, dit-il. Maintenant je peux entrer dans le vif du sujet...

De plus en plus intéressé, je lui dis :

— Entre donc.

Il serra le poing et dit :

— J'ai eu l'impression que tu avais envie d'agir ?

Voyant poindre un premier rayon de lumière, je lui demandai, surpris :

— Comment l'as-tu compris ?

— En suivant les débats !

— Je pensais que tu ne faisais pas attention à ce que l'on disait ! dis-je encore plus étonné.

Il sourit sans répondre.

— Parle, dis-je.

Il appuya ses coudes sur la table et me demanda :

— Est-ce que tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Au mot près ! Au mot près ! répondis-je en toute sincérité.

— Tu veux donc agir.

Je compris alors le sens de son avertissement mais la mesure était à son comble et je répondis, me précipitant vers mon destin :

— Absolument.

— L'action, contrairement à la parole, peut coûter très cher.

— J'en ai tout à fait conscience, rétorquai-je.

— Il sera vain de regretter plus tard, dit-il lentement.

— J'en suis persuadé.

— Et tout retraits signifie la mort.

— Naturellement...

— Mon intuition ne m'a pas trompé, dit-il avec satisfaction.

— Tu es très malin ! dis-je en maîtrisant mes émotions.

Il se justifia :

— C'est la vie.

— Ou bien la mort, répliquai-je un peu vivement.

Que la volonté de Dieu soit faite.

— Un bon début.

— Dis ce que tu as à dire, le pressai-je.

— Peu de choses, répondit-il aussitôt. Moins que tu ne l'imagines. Un groupe de cinq avec moi. Tu les verras ce soir. À part ça, je ne connais qu'une personne, celle dont je reçois les ordres...

— Mais le groupe est une unité dans un tout, et à la tête de l'ensemble il y a un chef. Que sais-tu à ce sujet ?

— Rien, répondit-il simplement.

Déconcerté, je demandai :

— Et nous agissons dans le groupe sans rien voir autour ?

— Sans doute, mais peut-être rejoindras-tu ensuite un groupe d'un niveau supérieur.

— Et quand accéderai-je au quartier général du chef suprême ?

— Je n'en sais pas plus que toi. L'important, c'est l'action et l'objectif.

Son regard me pénétra.

— Ce sont eux qui savent le mieux ce qui garantit la sécurité et le succès, dit-il.

Je passai une journée comme jamais je n'en avais vécu dans ma vie. C'était comme si j'avais changé de peau et

que mon sang, mes cellules, mon esprit avaient été renouvelés. Comme si je renaissais dans un monde nouveau régi par de nouvelles lois. Comme si je disais adieu à la tranquillité et à l'indifférence pour accueillir l'aventure et la mort. Il ne me restait du passé que mon nom, et cela aussi changea rapidement.

Le soir venu, se tint la première réunion du groupe dans une petite maison du Vieux-Caire. Nous étions cinq, et celui qui présidait était ce vieil ami désigné sous le nom de code "A". Pourquoi pas ? Nous étions devenus des symboles assignés à la réalisation d'objectifs.

Assis à la place d'honneur, il promena son regard parmi nous, paré d'un nouveau prestige et d'une imposante autorité.

— Je vous souhaite la bienvenue au sein de notre organisation, qui nous réunit pour la bonne cause, dit-il. C'est elle qui nous a fait sortir de l'esclavage et nous a libérés de l'idolâtrie, alors faisons de la perfection notre parure, de l'amour notre lien et de l'obéissance notre mot d'ordre. Travaillons dans le cadre de ce que nous savons — sans poser de questions sur ce que nous ignorons —, et prenons garde à la faute, car aucune n'échappera à la sanction.

Les réunions se succédèrent afin de rappeler quels étaient les objectifs et les moyens d'y parvenir, pour connaître les réponses aux questions urgentes et discuter des propositions. J'étais subjugué par la supériorité intellectuelle de notre chef direct "A", par la justesse de ses intuitions et par sa robustesse physique, avec cette force extraordinaire qui égalait celle d'un champion de lutte. Je souffrais cependant de la sévérité qui le rendait avare de sourires et plus encore de plaisanteries. Je me

faisais une raison en me disant que si ces dispositions n'avaient été nécessaires à sa mission, le chef suprême ne l'aurait choisi, puisqu'il plaçait assurément l'homme qui convenait à la place qui convenait. Lui, ce chef dont les ordres nous parvenaient depuis sa résidence incon nue au moyen d'émissaires tout aussi inconnus, de sorte que "A" lui-même ne connaissait de cet appareil complexe qu'un seul individu...

À la suite d'une discussion tendue au cours d'une réunion, je le vis garder le silence. Je demandai alors sans réfléchir :

— Ne serait-il pas préférable que les chefs de groupe rencontrent régulièrement le chef suprême pour que l'on soit sûr que tout se passe comme il faut ?

Tiré de son mutisme, il me décocha un regard noir.

— Tu viens de commettre plusieurs fautes d'un seul coup ! dit-il.

En comptant sur ses doigts, il énuméra :

— Tu as interrompu ma réflexion. Tu t'es mêlé de ce qui ne te regardait pas. Tu as enfreint l'un des commandements !

Je pris peur et répondis, penaud :

— Je suis désolé, monsieur.

— Une sanction s'impose. Je te condamne à ne pas fumer pendant une période d'un mois à partir de maintenant !

J'accusai le coup mais, par acquit de conscience, j'étais décidé à ne pas me dérober à cette condamnation, malgré sa lourdeur. Par ailleurs, nous nous sentions secrètement surveillés par notre mystérieux appareil, ce qui s'ajoutait au fait d'être constamment traqués par la police.

Cet appareil au service duquel nous nous étions enrôlés poussés par le désir, fou et sacré, de changer le monde...

Il nous suffisait de croire que nous faisons partie d'une élite soigneusement choisie d'après les critères de ce chef suprême qui était devenu, avec son organisation, une légende dont on parlait partout et vers laquelle les services de sécurité cherchaient à remonter par tous les moyens, à partir des incidents qui se répétaient et des tracts clandestins et subversifs.

Un jour, alors que nous étions réunis autour de la table, "A" me regarda et demanda :

— Où est le crayon qui était devant toi lors de la séance précédente ?

— Peut-être l'ai-je emporté, répondis-je innocemment.

— D'où tiens-tu qu'il avait été mis là pour que l'on se l'approprie ? demanda-t-il sèchement.

— Je le rendrai la prochaine fois, répondis-je avec agacement. Ou bien j'en achèterai un autre.

— Nous considérons cela comme une forme de vol ! déclara-t-il d'un ton encore plus sec.

— Nous avons donné nos vies sans contrepartie et on nous accuse d'avoir volé un crayon ?! rétorquai-je, furieux.

Avec un calme qui le rendait encore plus acerbe, il déclara :

— Ne nous fais pas don de ton sacrifice, car ce n'est pas pour nous que tu te sacrifies, c'est pour la cause que nous le faisons tous... Et je te condamne à ne pas utiliser ta main gauche pendant un mois !

En proie à mes soucis, j'allai dîner au restaurant Palestine dans le quartier de Sikka al-Gadîda. Une jeune fille



seule était installée à la table voisine de la mienne. Bien que préoccupé, je remarquai qu'elle n'avait rien commandé et que le serveur ne s'occupait pas d'elle. En outre, elle me regardait avec l'insistance effrontée qui caractérise les filles de joie. Elle était belle mais son apparence révélait qu'elle était pauvre et même affamée. Ses yeux semblaient me supplier de l'inviter à dîner. J'en fus attendri et lui souris. Elle répondit aussitôt par un sourire aguichant. Je me dis qu'elle devait traverser une période difficile et lui indiquai le siège en face de moi. Elle vint s'y asseoir sans hésiter. Nous prîmes un repas de pâtes et de pain sec qu'elle avala goulûment. Ensuite, ses traits se détendirent et nous échangeâmes des sourires sans autre forme de présentation. Pour rompre le silence, je lui demandai :

— Tu es d'ici ?

— Je loge au-dessus du restaurant, répondit-elle d'un air entendu.

Je n'avais pas d'idée derrière la tête et regardai l'heure.

— On y va ? demanda-t-elle.

Je la suivis sans enthousiasme mais sans réticence non plus. Elle me prit le bras et m'entraîna vers une entrée à l'arrière du bâtiment. Je n'étais pas un fanatique de la chose, ni même un amateur, mais c'était une occasion qui s'offrait à un célibataire. Elle était délicate, bavarde et peu expérimentée. Sa conversation tournait autour du bruit dans la capitale.

— Qu'as-tu à la main gauche ? me demanda-t-elle.

— Un léger rhumatisme, grommelai-je.

— Tu es pourtant dans la force de la jeunesse, dit-elle aimablement.

— De nos jours, la maladie ne fait plus la distinction entre jeunes et vieux, dis-je, gêné.

Lorsque je la quittai, elle dit :

— J'espère que ce n'est pas la dernière fois que l'on se voit...

Ne pas pouvoir me servir de ma main gauche m'exposa à une série de difficultés tant à la maison qu'au bureau, ce qui s'ajoutait à la mauvaise humeur résultant de l'interdiction de fumer. La réunion du groupe qui suivit entraîna des ennuis supplémentaires et imprévus :

— Tu persistes dans le mauvais chemin ! dit "A" en se tournant vers moi.

Je le regardai avec stupéfaction.

— Après le vol, dit-il, la fornication.

Mes joues s'empourprèrent et je baissai les yeux.

— On dirait que tu ne réalises pas la gravité de ta faute ! dit-il.

Mortifié, je répondis :

— Une incartade d'ordre privé qui n'affecte pas ma conduite en général.

— Le papotage des femmes est plus dangereux que la police !

Je tentai de me défendre :

— Il est tellement difficile de se marier de nos jours...

— La cause offre de quoi se passer de tout le reste, dit-il sèchement.

Après un court silence, il poursuivit :

— Tu discutes un peu trop. Quand apprendras-tu à obéir ?

Il réfléchit un peu et déclara :

— Au vu de ta situation, je me contenterai d'une amende de cent livres que tu verseras de manière échelonnée.

J'étais coincé. Je regrettai presque d'avoir eu l'idée de m'engager, mais ne pouvais oublier que tout retour en arrière équivalait désormais à la mort.

Heureusement, je rencontrais le succès aussi bien dans l'exposé des argumentaires que dans l'exécution des tâches que l'on me confiait.

J'avais de notre chef suprême – comparé à “A” – l'image d'un géant tout-puissant inspirant la crainte et le respect. J'étais partagé entre le désir de le connaître et celui de demeurer loin de sa porte.

Je ne commis plus de faute. Je fis dans le cadre de ma formation des progrès qui me valurent éloge sur éloge. Le souvenir des sanctions s'effaça. À la fin d'une importante réunion du groupe, “A” me pria de rester. Il posa devant moi une enveloppe cachetée et dit :

— Tu te rendras à [...] et tu rencontreras [...], le greffier du tribunal, et tu lui remettras discrètement la lettre. Puis tu feras ce qu'il t'indiquera.

Je savais parfaitement comment repérer un lieu, m'informer des horaires de train et passer des appels clandestins. Je procédai étape par étape jusqu'à ce que je remette la lettre à l'homme. Il me dit de descendre à l'hôtel du village et d'attendre. Au matin, une vieille Ford vint me chercher. Le chauffeur m'invita d'un geste à m'asseoir à côté de lui et démarra sans un mot. En route, il me dit :

— Il y a une mallette en cuir dans le coffre.

Il s'arrêta à distance de la maison où se réunissait le groupe dans le quartier du Vieux-Caire. Je pris la mallette, qui était lourde, et marchai jusqu'à la maison. Je dominais la tension liée aux risques encourus et déposai la mallette sur la table devant “A”. Plein d'orgueil, je m'assis avec l'impression d'avoir quitté le monde des

mortels pour l'éternité. "A" ouvrit la valise, dont le rabat me cachait le contenu. Il l'examina pendant un quart d'heure et dit en la refermant :

— Tu as passé du temps au café en oubliant que les étrangers attirent l'attention dans les petites villes.

Mon cœur battit plus fort dans la crainte d'une nouvelle sanction, mais il dit :

— Tu as cependant traversé la mer sain et sauf !

Un sentiment de triomphe m'envahit, et ma confiance se raffermir. Je menai des actions de plus grande ampleur qui m'élevèrent par degrés à une position non négligeable.

Un jour, "A" me convoqua. Il était seul dans la salle de réunion. Il me fit asseoir auprès de lui et me dit :

— Il a été décidé que tu allais nous quitter pour un nouveau groupe.

Je le considérai un moment, maîtrisant mon émotion, avant de lui demander prudemment :

— M'autorises-tu à poser une ou plusieurs questions ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Que signifie "un nouveau groupe" ? demandai-je.

— C'est le groupe du seul camarade que je connaisse en dehors du nôtre. Il s'appelle "B". C'est une unité qui fait partie de celles – je n'ai aucune idée de leur nombre – qui remontent jusqu'à l'appareil suprême.

Soulagé, je demandai :

— Quelle sorte de travail ferai-je dans ce nouveau groupe ?

— Je ne sais pas !

— Qui m'a proposé pour le nouveau groupe ?

— Ton travail, répondit-il laconiquement.

Il me prit par la main pour m'entraîner vers une petite pièce.

— Laisse-moi te présenter à ton nouveau chef, dit-il.  
Nous le trouvâmes assis, nous attendant.

Je fus surpris de le voir complètement différent de la représentation que j'avais de lui. Je l'avais imaginé encore plus fort et plus imposant que "A" et me trouvai devant un beau jeune homme à l'air avenant, qui avait quelques années de plus que moi. Sa douceur charmait le regard. Comment ce jeune homme pouvait-il diriger un groupe situé plus près du chef suprême, et dont les missions étaient sans nul doute plus difficiles et plus violentes ? Comment notre chef suprême avait-il pu accorder sa confiance à deux personnalités qu'à l'évidence tout opposait ? Quand allait-il m'être permis de rencontrer cet étrange chef qui empêchait la police de dormir et obnubilait l'opinion publique ?

J'échangeai avec "B" quelques mots aimables et mon affection lui fut acquise dès les premiers instants.

Il m'emmena, dans sa petite Fiat 128, jusqu'au parc de la Rose Blanche sur la route de Saqqara. Avant d'y entrer, je lui demandai :

— Tu sais ce que c'est que ce parc ?!

Il me prit par le bras en souriant et nous entrâmes. Nous nous retrouvâmes à l'intérieur d'un kiosque entouré de verdure et de fleurs sur lequel venaient glisser les rayons du soleil à l'orée d'un hiver doux. Je trouvai là le nouveau groupe au complet. Il était composé de cinq membres, comme le premier. J'étais cependant étonné que son chef ait choisi comme lieu de réunion un parc de mauvaise réputation que ne fréquentaient d'ordinaire que les candidats à l'amour illicite. Je me dis que c'était peut-être une main de fer dans un gant de velours ou bien le feu couvant sous la glace. Nous prîmes le thé dans la bonne humeur.